

LA COUPE ET LES LÈVRES

Poème dramatique en deux actes et en vers

d'Alfred de Musset

Publié en 1833 dans *Un spectacle dans un fauteuil*.
Retraitement à partir de l'édition E. Renduel, 1833.
(Source : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8626379c>)

PERSONNAGES

Frank
Chœur1
Chœur 2
Déidamia
La Voix
Stranio
Monna Belcolore

Entre la coupe et les lèvres, il reste encore de la place pour un malheur. (Ancien proverbe)

Dédicace à Alfred T.

Voici mon cher ami, ce que je vous dédie :
Quelque chose approchant comme une tragédie,
Un spectacle ; en un mot, quatre mains de papier.
J'attendrai là-dessus que le diable m'éveille.
Il est sain de dormir, — ignoble de bâiller.
J'ai fait trois mille vers : allons, c'est à merveille.

Baste ! il faut s'en tenir à sa vocation.
Mais quelle singulière et triste impression
Produit un manuscrit ! — Tout à l'heure, à ma table,
Tout ce que j'écrivais me semblait admirable.
Maintenant, je ne sais, — je n'ose y regarder.
Au moment du travail, chaque nerf, chaque fibre
Tressaille comme un luth que l'on vient d'accorder.
On n'écrit pas un mot que tout l'être ne vibre.
(Soit dit sans vanité, c'est ce que l'on ressent.)
On ne travaille pas, — on écoute, — on attend.
C'est comme un inconnu qui vous parle à voix basse.
On reste quelquefois une nuit sur la place,
Sans faire un mouvement et sans se retourner.
On est comme un enfant dans ses habits de fête,
Qui craint de se salir et de se profaner ;
Et puis, — et puis, — enfin ! — on a mal à la tête.
Quel étrange réveil ! — comme on se sent boiteux !
Comme on voit que Vulcain vient de tomber des cieux !
C'est le cercueil humain, un moment entr'ouvert.
Qui, laissant retomber son couvercle débile,
Ne se souvient de rien, sinon qu'il a souffert.

Si tout finissait là ! voilà le mot terrible.
C'est Jésus, couronné d'une flamme invisible,
Venant du Pharisien partager le repas.
Le Pharisien parfois voit luire une auréole
Sur son hôte divin, — puis, quand elle s'envole,
Il dit au Fils de Dieu : Si tu ne l'étais pas ?
Je suis le Pharisien, et je dis à mon hôte :
Si ton démon céleste était un imposteur ?
Il ne s'agit pas là de reprendre une faute,
De retourner un vers comme un commentateur,
Ni de se remâcher comme un bœuf qui rumine.
Il est assez de mains, chercheuses de vermine,
Qui savent éplucher un récit malheureux,
Comme un pâtre espagnol épluche un chien lépreux.
Mais croire que l'on tient les pommes d'Hespérides
Et presser tendrement un navet sur son cœur !
Voilà, mon cher ami, ce qui porte un auteur
À des auto-da-fés, — à des infanticides.
Les rimeurs, vous voyez, sont comme les amants.

Tant qu'on n'a rien écrit, il en est d'une idée
Comme d'une beauté qu'on n'a pas possédée :
On l'adore, on la suit ; — ses détours sont charmants.
Pendant que l'on tisonne en regardant la cendre,
On la voit voltiger ainsi qu'un salamandre ;
Chaque mot fait pour elle est comme un billet doux ;
On lui donne à souper ; — qui le sait mieux que vous ?
(Vous pourriez au besoin traiter une princesse.)
Mais dès qu'elle se rend, bonsoir, le charme cesse.
On sent dans sa prison l'hirondelle mourir.
Si tout cela, du moins, vous laissait quelque chose !
On garde le parfum en effeuillant la rose ;
Il n'est si triste amour qui n'ait son souvenir.

Lorsque la jeune fille, à la source voisine,
A sous les nénuphars lavé ses bras poudreux,
Elle reste au soleil, les mains sur sa poitrine,
À regarder longtemps pleurer ses beaux cheveux.
Elle sort, mais pareille aux rochers de Borghèse,
Couverte de rubis comme un poignard persan, -
Et sur son front luisant sa mère qui la baise
Sent du fond de son cœur la fraîcheur de son sang.
Mais le poète, hélas ! s'il puise à la fontaine,
C'est comme un braconnier poursuivi dans la plaine,
Pour boire dans sa main, et courir se cacher, -
Et cette main brûlante est prompte à se sécher.

Je ne fais pas grand cas, pour moi, de la critique.
Toute mouche qu'elle est, c'est rare qu'elle pique.
On m'a dit l'an passé que j'imitais Byron :
Vous qui me connaissez, vous savez bien que non.
Je hais comme la mort l'état de plagiaire ;
Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.
C'est bien peu, je le sais, que d'être homme de bien,
Mais toujours est-il vrai que je n'exhume rien.

Je ne me suis pas fait écrivain politique,
N'étant pas amoureux de la place publique.
D'ailleurs, il n'entre pas dans mes prétentions
D'être l'homme du siècle et de ses passions.
C'est un triste métier que de suivre la foule,
Et de vouloir crier plus fort que les meneurs,
Pendant qu'on se raccroche au manteau des traîneurs.
On est toujours à sec, quand le fleuve s'écoule.
Que de gens aujourd'hui chantent la liberté,
Comme ils chantaient les rois, ou l'homme de brumaire !
Que de gens vont se pendre au levier populaire,
Pour relever le dieu qu'ils avaient souffleté !
On peut traiter cela du beau nom de rouerie,
Dire que c'est le monde et qu'il faut qu'on en rie.
C'est peut-être un métier charmant, mais tel qu'il est,
Si vous le trouvez beau, moi, je le trouve laid.

Je n'ai jamais chanté ni la paix ni la guerre ;
Si mon siècle se trompe, il ne m'importe guère :
Tant mieux s'il a raison, et tant pis s'il a tort ;
Pourvu qu'on dorme encore au milieu du tapage,
C'est tout ce qu'il me faut, et je ne crains pas l'âge
Où les opinions deviennent un remord.

Vous me demanderez si j'aime ma patrie.
Oui ; — j'aime fort aussi l'Espagne et la Turquie.
Je ne hais pas la Perse, et je crois les Indous
De très honnêtes gens qui boivent comme nous.
Mais je hais les cités, les pavés et les bornes,
Tout ce qui porte l'homme à se mettre en troupeau,
Pour vivre entre deux murs et quatre faces mornes ;
Le front sous un moellon, les pieds sur un tombeau.

Vous me demanderez si je suis catholique.
Oui ; — j'aime fort aussi les dieux Lath et Nésu.
Tartak et Pimpocau me semblent sans réplique ;
Que dites-vous encor de Parabavastu ?
J'aime Bidi, — Khoda me paraît un bon sire ;
Et quant à Kichatan, je n'ai rien à lui dire.
C'est un bon petit dieu que le dieu Michapous.
Mais je hais les cagots, les robins et les cuistres,
Qu'ils servent Pimpocau, Mahomet ou Vishnou.
Vous pouvez de ma part répondre à leurs ministres
Que je ne sais comment je vais je ne sais où.

Vous me demanderez si j'aime la sagesse.
Oui ; — j'aime fort aussi le tabac à fumer.
J'estime le bordeaux, surtout dans sa vieillesse ;
J'aime tous les vins francs, parce qu'ils font aimer.
Mais je hais les cafards, et la race hypocrite
Des tartufes de mœurs, comédiens insolents,
Qui mettent leurs vertus en mettant leurs gants blancs.
Le diable était bien vieux lorsqu'il se fit ermite.
Je le serai si bien, quand ce jour-là viendra,
Que ce sera le jour où l'on m'enterrera.

Vous me demanderez si j'aime la nature.
Oui ; — j'aime fort aussi les arts et la peinture.
Le corps de la Vénus me paraît merveilleux.
La plus superbe femme est-elle préférable ?
Elle parle, il est vrai, mais l'autre est admirable,
Et je suis quelquefois pour les silencieux.
Mais je hais les pleurards, les rêveurs à nacelles,
Les amants de la nuit, des lacs, des cascadelles,
Cette engeance sans nom, qui ne peut faire un pas
Sans s'inonder de vers, de pleurs et d'agendas.
La nature, sans doute, est comme on veut la prendre.
Il se peut, après tout, qu'ils sachent la comprendre ;
Mais eux, certainement, je ne les comprends pas.

Vous me demanderez si j'aime la richesse.
Oui ; — j'aime aussi parfois la médiocrité.
Et surtout, et toujours, j'aime mieux ma maîtresse ;
La fortune, pour moi, n'est que la liberté.
Elle a cela de beau, de remuer le monde,
Que, dès qu'on la possède, il faut qu'on en réponde,
Et que, seule, elle met à l'air la volonté.
Mais je hais les pieds-plats, je hais la convoitise.
J'aime mieux un joueur, qui prend le grand chemin ;
Je hais le vent doré qui gonfle la sottise,
Et, dans quelque cent ans, j'ai bien peur qu'on ne dise
Que notre siècle d'or fut un siècle d'airain.

Vous me demanderez si j'aime quelque chose.
Je m'en vais vous répondre à peu près comme Hamlet :
Doutez, Ophélie, de tout ce qui vous plaît,
De la clarté des cieux, du parfum de la rose ;
Doutez de la vertu, de la nuit et du jour ;
Doutez de tout au monde, et jamais de l'amour.
Tournez-vous là, mon cher, comme l'héliotrope
Qui meurt les yeux fixés sur son astre chéri,
Et préférez à tout, comme le Misanthrope,
La chanson de ma mie, et du Bon roi Henri.
Doutez, si vous voulez, de l'être qui vous aime,
D'une femme ou d'un chien, mais non de l'amour même.
L'amour est tout, — l'amour, et la vie au soleil.
Aimer est le grand point, qu'importe la maîtresse ?
Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse ?
Faites-vous de ce monde un songe sans réveil.
S'il est vrai que Schiller n'ait aimé qu'Amélie,
Goethe que Marguerite, et Rousseau que Julie,
Que la terre leur soit légère ! — ils ont aimé.

Vous trouverez, mon cher, mes rimes bien mauvaises :
Quant à ces choses-là, je suis un réformé.
Je n'ai plus de système, et j'aime mieux mes aises ;
Mais j'ai toujours trouvé honteux de cheville.
Je vois chez quelques-uns, en ce genre d'escrime,
Des rapports trop exacts avec un menuisier.
Gloire aux auteurs nouveaux, qui veulent à la rime
Une lettre de plus qu'il n'en fallait jadis !
Bravo ! c'est un bon clou de plus à la pensée.
La vieille liberté par Voltaire laissée
Était bonne autrefois pour les petits esprits.

Un long cri de douleur traversa l'Italie
Lorsqu'au pied des autels Michel-Ange expira.
Le siècle se fermait, — et la mélancolie,
Comme un pressentiment, des vieillards s'empara.
L'art, qui sous ce grand homme avait quitté la terre
Pour se suspendre au ciel, comme le nourrisson

Se suspend et s'attache aux lèvres de sa mère,
 L'art avec lui tomba. — Ce fut le dernier nom
 Dont le peuple toscan ait gardé la mémoire.
 Aujourd'hui l'art n'est plus, — personne n'y veut croire.
 Notre littérature a cent mille raisons
 Pour parler de noyés, de morts, et de guenilles.
 Elle-même est un mort que nous galvanisons.
 Elle entend son affaire en nous peignant des filles,
 En tirant des égouts les muses de Rénier.
 Elle-même en est une, et la plus délabrée
 Qui de fard et d'onguents se soit jamais plâtrée.
 Nous l'avons tous usée, — et moi tout le premier.
 Est-ce à moi, maintenant, au point où nous en sommes,
 De vous parler de l'art et de le regretter ?
 Un mot pourtant encore avant de vous quitter.
 Un artiste est un homme, — il écrit pour des hommes.
 Pour prêtresse du temple, il a la liberté ;
 Pour trépied, l'univers ; pour éléments, la vie ;
 Pour encens, la douleur, l'amour et l'harmonie ;
 Pour victime, son cœur ; — pour dieu, la vérité.
 L'artiste est un soldat, qui des rangs d'une armée
 Sort, et marche en avant, — ou chef, — ou déserteur.
 Par deux chemins divers il peut sortir vainqueur.
 L'un, comme Calderon et comme Mérimée,
 Incruste un plomb brûlant sur la réalité,
 Découpe à son flambeau la silhouette humaine,
 En emporte le moule, et jette sur la scène
 Le plâtre de la vie avec sa nudité.
 Pas un coup de ciseau sur la sombre effigie,
 Rien qu'un masque d'airain, tel que Dieu l'a fondu.
 Cherchez-vous la morale et la philosophie ?
 Rêvez, si vous voulez, — voilà ce qu'il a vu.
 L'autre, comme Racine et le divin Shakspeare,
 Monte sur le théâtre, une lampe à la main,
 Et de sa plume d'or ouvre le cœur humain.
 C'est pour vous qu'il y fouille, afin de vous redire
 Ce qu'il aura senti, ce qu'il aura trouvé,
 Surtout, en le trouvant, ce qu'il aura rêvé.
 L'action n'est pour lui qu'un moule à sa pensée.
 Hamlet tuera Clodius, — Joad tuera Mathan ; —
 Qu'importe le combat, si l'éclair de l'épée
 Peut nous servir dans l'ombre à voir les combattants ?
 Le premier sous les yeux vous étale un squelette.
 Songez, si vous voulez, de quels muscles d'athlète,
 De quelle chair superbe, et de quels vêtements
 Pourraient être couverts de si beaux ossements.
 Le second vous déploie une robe éclatante,
 Des muscles invaincus, une chair palpitante,
 Et vous laisse à penser quels sublimes ressorts
 Impriment l'existence à de pareils dehors.
 Celui-là voit l'effet, — et celui-ci la cause.
 Sur cette double loi le monde entier repose.

Dieu seul (qui se connaît) peut tout voir à la fois.

Quant à moi, Petit-Jean, quand je vois, — quand je vois,
Je vous préviens, mon cher, que ce n'est pas grand'chose ;
Car, pour y voir longtemps, j'aime trop à voir clair :

Man delights not me, sir, nor woman neither.

Mais s'il m'était permis de choisir une route,
Je prendrais la dernière, et m'y noierais sans doute.

Je suis passablement en humeur de rêver.

Et je m'arrête ici, pour ne pas le prouver.

Je ne sais trop à quoi tend tout ce bavardage.

Je voulais mettre un mot sur la première page :

À mon très honoré, très honorable ami,

Monsieur — et caetera — comme on met aujourd'hui,

Quand on veut proprement faire une dédicace.

Je l'ai faite un peu longue, et je m'en aperçois.

On va s'imaginer que c'est une préface.

Moi qui n'en lis jamais ! — ni vous non plus, je crois.

Août 1832.

INVOCATION

Aimer, boire et chasser, voilà la vie humaine
Chez les fils du Tyrol, — peuple héroïque et fier !
Montagnard comme l'aigle, et libre comme l'air !
Beau ciel, où le soleil a dédaigné la plaine,
Ce paisible océan dont les monts sont les flots !
Beau ciel tout sympathique, et tout peuplé d'échos !
Là, siffle autour des puits l'écumeur des montagnes,
Qui jette au vent son cœur, sa flèche et sa chanson.
Venise vient au loin dorer son horizon.
La robuste Helvétie abrite ses campagnes.
Ainsi les vents du sud t'apportent la beauté,
Mon Tyrol, et les vents du nord la liberté.

Salut, terre de glace, amante des nuages,
Terre d'hommes errants et de daims en voyages,
Terre sans oliviers, sans vigne et sans moissons.
Ils sucent un sein dur, mère, tes nourrissons ;
Mais ils t'aiment ainsi, — sous la neige bleuâtre
De leurs lacs vaporeux, sous ce pâle soleil
Qui respecte les bras de leurs femmes d'albâtre,
Sous la ronce des champs qui mord leur pied vermeil.
Noble terre, salut ! Terre simple et naïve,
Tu n'aimes pas les arts, toi qui n'es pas oisive.
D'efféminés rêveurs tu n'es pas le séjour ;
On ne fait sous ton ciel que la guerre et l'amour.
On ne se vieillit pas dans tes longues veillées.
Si parfois tes enfants, dans l'écho des vallées,
Mêlent un doux refrain aux soupirs des roseaux,
C'est qu'ils sont nés chanteurs, comme de gais oiseaux.
Tu n'as rien, toi, Tyrol, ni temples, ni richesse,
Ni poètes, ni dieux ; — tu n'as rien, chasseresse !
Mais l'amour de ton cœur s'appelle d'un beau nom :
La liberté ! — Qu'importe au fils de la montagne
Pour quel despote obscur envoyé d'Allemagne
L'homme de la prairie écorche le sillon ?
Ce n'est pas son métier de traîner la charrue ;
Il couche sur la neige, il soupe quand il tue ;
Il vit dans l'air du ciel, qui n'appartient qu'à Dieu.
— L'air du ciel ! l'air de tous ! vierge comme le feu !
Oui, la liberté meurt sur le fumier des villes.
Oui, vous qui la plantez sur vos guerres civiles,
Vous la semez en vain, même sur vos tombeaux ;
Il ne croît pas si bas, cet arbre aux verts rameaux.
Il meurt dans l'air humain, plein de râles immondes,
Il respire celui que respirent les mondes.
Montez, voilà l'échelle, et Dieu qui tend les bras.
Montez à lui, rêveurs, il ne descendra pas !
Prenez-moi la sandale, et la pique ferrée :
Elle est là sur les monts, la liberté sacrée.

C'est là qu'à chaque pas l'homme la voit venir,
Ou, s'il l'a dans le cœur, qu'il l'y sent tressaillir.
Tyrol, nul barde encor n'a chanté tes contrées.
Il faut des citronniers à nos muses dorées,
Et tu n'es pas banal, toi dont la pauvreté
Tend une maigre main à l'hospitalité.
— Pauvre hôtesse, ouvre-moi ! tu vaux bien l'Italie,
Messaline en haillons, sous les baisers pâlie,
Que tout père à son fils paye à sa puberté.
Moi, je te trouve vierge, et c'est une beauté ;
C'est la mienne ; — il me faut, pour que ma soif s'étanche,
Que le flot soit sans tache, et clair comme un miroir.
Ce sont les chiens errants qui vont à l'abreuvoir.
Je t'aime. — Ils ne t'ont pas levé ta robe blanche.
Tu n'as pas, comme Naples, un tas de visiteurs,
Et des ciceroni pour tes entremetteurs.
La neige tombe en paix sur tes épaules nues. -
Je t'aime, sois à moi. Quand la virginité
Disparaîtra du ciel, j'aimerai des statues.
Le marbre me va mieux que l'impure Phryné
Chez qui les affamés vont chercher leur pâture,
Qui fait passer la rue au travers de son lit,
Et qui n'a pas le temps de nouer sa ceinture
Entre l'amant du jour et celui de la nuit.

Acte I

Scène I

Une place publique. — Un grand feu allumé au milieu. — Les Chasseurs, Frank.

LE CHŒUR

Pâle comme l'amour, et de pleurs arrosée,
La nuit aux pieds d'argent descend dans la rosée.
Le brouillard monte au ciel, et le soleil s'enfuit.
Éveillons le plaisir, son aurore est la nuit !
Diane a protégé notre course lointaine.
Chargés d'un lourd butin, nous marchons avec peine ;
Amis, reposons-nous ; — déjà, le verre en main,
Nos frères sous ce toit commencent leur festin.

FRANK

Moi, je n'ai rien tué ; — la ronce et la bruyère
Ont déchiré mes mains ; — mon chien, sur la poussière,
A léché dans mon sang la trace de mes pas.

LE CHŒUR

Ami, les jours entre eux ne se ressemblent pas.
Approche, et viens grossir notre joyeuse troupe.
L'amitié, camarade, est semblable à la coupe
Qui passe, au coin du feu, de la main à la main.
L'un y boit son bonheur, et l'autre sa misère ;
Le ciel a mis l'oubli pour tous au fond du verre ;
Je suis heureux ce soir, tu le seras demain.

FRANK

Mes malheurs sont à moi, je ne prends pas les vôtres.
Je ne sais pas encor vivre aux dépens des autres ;
J'attendrai pour cela qu'on m'ait coupé les mains.
Je ne ferai jamais qu'un maigre parasite,
Car ce n'est qu'un long jeûne et qu'une faim maudite
Qui me feront courir à l'odeur des festins.
Je tire mieux que vous, et j'ai meilleure vue.
Pourquoi ne vois-je rien ? voilà la question.
Suis-je un épouvantail ? — ou bien l'occasion,
Cette prostituée, est-elle devenue
Si boiteuse et si chauve, à force de courir,
Qu'on ne puisse à la nuque une fois la saisir ?
J'ai cherché comme vous le chevreuil dans la plaine, -
Mon voisin l'a tué, mais je ne l'ai pas vu.

LE CHŒUR

Et si c'est ton voisin, pourquoi le maudis-tu ?
C'est la communauté qui fait la force humaine.
Frank, n'irrite pas Dieu, — le roseau doit plier.
L'homme sans patience est la lampe sans huile,
Et l'orgueil en colère est mauvais conseiller.

FRANK

Votre communauté me soulève la bile.
Je n'en suis pas encore à mendier mon pain.
Mordieu, voilà de l'or, messieurs, j'ai de quoi vivre.
S'il plaît à l'ennemi des hommes de me suivre,
Il peut s'attendre encore à faire du chemin.
Il faut être bâtard pour coudre sa misère
Aux misères d'autrui. — Suis-je un esclave ou non ?
Le pacte social n'est pas de ma façon :
Je ne l'ai pas signé dans le sein de ma mère.
Si les autres ont peu, pourquoi n'aurais-je rien ?
Vous qui parlez de Dieu, vous blasphémez le mien.
Tout nous vient de l'orgueil, même la patience.
L'orgueil, c'est la pudeur des femmes, la constance
Du soldat dans le rang, du martyr sur la croix.
L'orgueil, c'est la vertu, l'honneur et le génie,
C'est ce qui reste encor d'un peu beau dans la vie,
La probité du pauvre et la grandeur des rois.
Je voudrais bien savoir, nous tous tant que nous sommes,
Et moi tout le premier, à quoi nous sommes bons ?
Voyez-vous ce ciel pâle, au delà de ces monts ?
Là, du soir au matin, fument autour des hommes
Ces vastes alambics qu'on nomme les cités.
Intrigues, passions, périls et voluptés,
Toute la vie est là, — tout en sort, tout y rentre.
Tout se disperse ailleurs, et là tout se concentre.
L'homme y presse ses jours pour en boire le vin,
Comme le vigneron presse et tord son raisin.

LE CHŒUR

Frank, une ambition terrible te dévore.
Ta pauvreté superbe elle-même s'abhorre ;
Tu te hais, vagabond, dans ton orgueil de roi,
Et tu hais ton voisin d'être semblable à toi.
Parle, aimes-tu ton père ? aimes-tu ta patrie ?
Au souffle du matin sens-tu ton cœur frémir,
Et t'agenouilles-tu lorsque tu vas dormir ?
De quel sang es-tu fait, pour marcher dans la vie
Comme un homme de bronze, et pour que l'amitié,
L'amour, la confiance et la douce pitié
Viennent toujours glisser sur ton être insensible,
Comme des gouttes d'eau sur un marbre poli ?
Ah ! celui-là vit mal qui ne vit que pour lui.
L'âme, rayon du ciel, prisonnière invisible,
Souffre dans son cachot de sanglantes douleurs.
Du fond de son exil elle cherche ses sœurs ;
Et les pleurs et les chants sont les voix éternelles
De ces filles de Dieu qui s'appellent entre elles.

FRANK

Chantez donc, et pleurez, si c'est votre souci.
Ma malédiction n'est pas bien redoutable ;
Telle qu'elle est pourtant je vous la donne ici.
Nous allons boire un toast, en nous mettant à table,
Et je vais le porter :

Prenant un verre.

Malheur aux nouveau-nés !
Maudit soit le travail ! maudite l'espérance !
Malheur au coin de terre où germe la semence,
Où tombe la sueur de deux bras décharnés !
Maudits soient les liens du sang et de la vie !
Maudite la famille et la société !
Malheur à la maison, malheur à la cité,
Et malédiction sur la mère patrie !

UN AUTRE CHŒUR,

sortant d'une maison.

Qui parle ainsi ? qui vient jeter sur notre toit,
À cette heure de nuit, ces clameurs monstrueuses,
Et nous sonner ainsi les trompettes hideuses
Des malédictions ? — Frank, réponds, est-ce toi ?
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais ta vie.
Tu n'es qu'un paresseux plein d'orgueil et d'envie.
Mais de quel droit viens-tu troubler des gens de bien ?
Tu hais notre métier, Judas ! et nous, le tien.
Que ne vas-tu courir et tenter la fortune,
Si le toit de ton père est trop bas pour ton front ?
Ton orgueil est scellé comme un cercueil de plomb.
Tu crois punir le ciel en lui gardant rancune ;
Et tout ce que tu peux, c'est de roidir tes bras
Pour blasphémer un Dieu qui ne t'aperçoit pas.
Travailles-tu pour vivre, et pour t'aider toi-même ?
Ne te souviens-tu pas que l'ange du blasphème
Est de tous les déchus le plus audacieux,
Et qu'avant de maudire il est tombé des cieux ?

TOUS LES CHASSEURS

Pourquoi refuses-tu ta place à notre table ?

FRANK,

à l'un d'eux.

Hélas ! noble seigneur, soyez-moi charitable !
Un denier, s'il vous plaît, j'ai bien soif et bien faim.
Rien qu'un pauvre denier pour m'acheter du pain.

LE CHŒUR

Te fais-tu le bouffon de ta propre détresse ?

FRANK

Seigneur, si vous avez une belle maîtresse,
Je puis la célébrer, et chanter tour à tour
La médiocrité, l'innocence et l'amour.
C'est bien le moins qu'un pauvre égaye un peu son hôte.
S'il est pauvre, après tout, s'il a faim, c'est sa faute.

Mais croyez-vous qu'il soit prudent et généreux
De jeter des pavés sur l'homme qui se noie ?
Il ne faut pas pousser à bout les malheureux.

LE CHŒUR

À quel sombre démon ton âme est-elle en proie ?
Tu railles tristement et misérablement.

FRANK

Car si ces malheureux ont quelque orgueil dans l'âme,
S'ils ne sont pas pétris d'une argile de femme,
S'ils ont un cœur, s'ils ont des bras, ou seulement
S'ils portent par hasard une arme à la ceinture...

LE CHŒUR

Que veut dire ceci ? veux-tu nous provoquer ?

FRANK

Un poignard peut se tordre, et le coup peut manquer.
Mais si, las de lui-même et de sa vie obscure,
Le pauvre qu'on insulte allait prendre un tison,
Et le porter en feu dans sa propre maison !
Il prend une bûche embrasée dans le feu allumé sur la place, et la jette dans sa chaumière.
Sa maison est à lui, — c'est le toit de son père,
C'est son toit, — c'est son bien, le tombeau solitaire
Des rêves de ses jours, des larmes de ses nuits ;
Le feu doit y rester, si c'est lui qui l'a mis.

LE CHŒUR

Agis-tu dans la fièvre ? Arrête, incendiaire.
Veux-tu du même coup brûler la ville entière ?
Arrête ! — où nos enfants dormiront-ils demain ?

FRANK

Me voici sur le seuil, mon épée à la main.
Approchez maintenant, fussiez-vous une armée.
Quand l'univers devrait s'en aller en fumée,
Tonnerre et sang ! je fais un spectre du premier
Qui jette un verre d'eau sur un brin de fumier.
Ah ! vous croyez, messieurs, si je vous importune,
Qu'on peut impunément me chasser comme un chien ?
Ne m'avez-vous pas dit d'aller chercher fortune ?
J'y vais. — Vous l'avez dit, vous qui n'en feriez rien ;
Moi, je le fais, — je pars. — J'illumine la ville.
J'en aurai le plaisir, en m'en allant ce soir,
De la voir de plus loin, s'il me plaît de la voir.
Je ne fais pas ici de folie inutile :
Ceux qui m'ont accusé de paresse et d'orgueil
Ont dit la vérité. — Tant que cette chaumière
Demeurera debout, ce sera mon cercueil.
Ce petit toit, messieurs, ces quatre murs de pierre,
C'était mon patrimoine, et c'est assez longtemps
Pour aimer son fumier, que d'y dormir vingt ans.
Je le brûle, et je pars ; — c'est moi, c'est mon fantôme
Que je disperse aux vents avec ce toit de chaume.
Maintenant, vents du nord, vous n'avez qu'à souffler ;

Depuis assez longtemps, dans les nuits de tempête,
Vous venez ébranler ma porte et m'appeler.
Frères, je viens à vous, — je vous livre ma tête.
Je pars, — et désormais que Dieu montre à mes pas
Leur route, — ou le hasard, si Dieu n'existe pas !
Il sort en courant

Scène II

Une plaine. Frank rencontre une jeune fille.

LA JEUNE FILLE

Bonsoir, Frank, où vas-tu ? La plaine est solitaire.
Qu'as-tu fait de tes chiens, imprudent montagnard ?

FRANK

Bonsoir, Déidamia, qu'as-tu fait de ta mère ?
Prudente jeune fille, où t'en vas-tu si tard ?

LA JEUNE FILLE

J'ai cueilli sur ma route un bouquet d'égline ;
Le voilà, si tu veux, pour te porter bonheur.
Elle lui jette son bouquet.

FRANK,

seul, ramassant le bouquet.
Comme elle court gaîment ! Sa mère est ma voisine ;
J'ai vu cette enfant-là grandir et se former.
Pauvre, innocente fille ! elle aurait pu m'aimer.
Exit.

Scène III

Un chemin creux dans la forêt. — Le point du jour.

FRANK,

assis sur l'herbe.
Et quand tout sera dit, — quand la triste demeure
De ce malheureux Frank, de ce vil mendiant,
Sera tombée en poudre et dispersée au vent,
Lui, que deviendra-t-il ? — Il sera temps qu'il meure !
Et s'il est jeune encor, s'il ne veut pas mourir ?
Ah ! massacre et malheur ! que vais-je devenir ?
Il s'endort.

UNE VOIX,

dans un songe.
Il est deux routes dans la vie :
L'une solitaire et fleurie,
Qui descend sa pente chérie
Sans se plaindre et sans soupirer.
Le passant la remarque à peine,
Comme le ruisseau de la plaine,
Que le sable de la fontaine
Ne fait pas même murmurer.
L'autre, comme un torrent sans digue,

Dans une éternelle fatigue,
Sous les pieds de l'enfant prodigue
Roule la pierre d'Ixion.
L'une est bornée et l'autre immense ;
L'une meurt où l'autre commence ;
La première est la patience,
La seconde est l'ambition.

FRANK,

révant.

Esprits ! si vous venez m'annoncer ma ruine,
Pourquoi le Dieu qui me créa
Fit-il, en m'animant, tomber sur ma poitrine
L'étincelle divine
Qui me consumera ?
Pourquoi suis-je le feu qu'un salamandre habite ?
Pourquoi sens-je mon cœur se plaindre et s'étonner,
Ne pouvant contenir ce rayon qui s'agite,
Et qui, venu du ciel, y voudrait retourner ?

LA VOIX

Ceux dont l'ambition a dévoré la vie,
Et qui sur cette terre ont cherché la grandeur,
Ceux-là, dans leur orgueil, se sont fait un honneur
De mépriser l'amour et sa douce folie.
Ceux qui, loin des regards, sans plainte et sans désirs,
Sont morts silencieux sur le corps d'une femme,
O jeune montagnard, ceux-là, du fond de l'âme,
Ont méprisé la gloire et ses tristes plaisirs.

FRANK

Vous parlez de grandeur, et vous parlez de gloire.
Aurai-je des trésors ? l'homme dans sa mémoire
Gardera-t-il mon souvenir ?
Répondez, répondez, avant que je m'éveille.
Déroulez-moi ce qui sommeille
Dans l'océan de l'avenir !

LA VOIX

Voici l'heure où, le cœur libre d'inquiétude,
Tu te levais jadis pour reprendre l'étude,
Tes pensers de la veille et tes travaux du jour.
Seul, poursuivant tout bas tes chimères d'amour,
Tu gagnais lentement la maison solitaire
Où ta Déidamia veillait près de sa mère.
Frank, tu venais t'asseoir au paisible foyer,
Raconter tes chagrins, sinon les oublier.
Tous deux sans espérance, et dans la solitude,
Enfants, vous vous aimiez, et bientôt l'habitude
Tous les jours, malgré toi, t'enseigna ce chemin ;
Car l'habitude est tout au pauvre cœur humain.

FRANK

Esprits, il est trop tard, j'ai brûlé ma chaumière !

LA VOIX

Repens-toi ! repens-toi !

FRANK

Non ! non ! j'ai tout perdu.

LA VOIX

Repens-toi ! repens-toi !

FRANK

Non ! J'ai maudit mon père.

LA VOIX

Alors, lève-toi donc, car ton jour est venu.

Le soleil paraît ; Frank s'éveille ; Stranio, jeune palatin, et sa maîtresse, Monna Belcolore, passent à cheval.

STRANIO

Holà ! dérange-toi, manant, pour que je passe.

FRANK

Attends que je me lève, et prends garde à tes pas.

STRANIO

Chien, lève-toi plus vite, ou reste sur la place.

FRANK

Tout beau, l'homme à cheval, tu ne passeras pas.

Dégaine-moi ton sabre, ou c'est fait de ta vie.

Allons, pare ceci.

Ils se battent. Stranio tombe.

BELCOLORE

Comment t'appelles-tu ?

FRANK

Charles Frank.

BELCOLORE

Tu me plais, et tu t'es bien battu.

Ton pays ?

FRANK

Le Tyrol.

BELCOLORE

Me trouves-tu jolie ?

FRANK

Belle comme un soleil.

BELCOLORE

J'ai dix-huit ans, — et toi ?

FRANK

Vingt ans.

BELCOLORE

Monte à cheval, et viens souper chez moi.

Exeunt.

Acte II

Scène I

Un salon

FRANK,

devant une table chargée d'or.

De tous les fils secrets qui font mouvoir la vie,
Ô toi, le plus subtil et le plus merveilleux !
Or ! principe de tout, larme au soleil ravie !
Seul dieu toujours vivant, parmi tant de faux dieux !
Méduse, dont l'aspect change le cœur en pierre,
Et fait tomber en poudre aux pieds de la rosière
La robe d'innocence et de virginité ! —
Sublime corrupteur ! — Clef de la volonté ! —
Laisse-moi t'admirer ! — parle-moi, — viens me dire
Que l'honneur n'est qu'un mot, que la vertu n'est rien ;
Que, dès qu'on te possède, on est homme de bien ;
Que rien n'est vrai que toi ! — Qu'un esprit en délire
Ne saurait inventer de rêves si hardis,
Si monstrueusement en dehors du possible,
Que tu ne puisse encor sur ton levier terrible
Soulever l'univers, pour qu'ils soient accomplis !
— Que de gens cependant n'ont jamais vu qu'en songe
Ce que j'ai devant moi ! — Comme le cœur se plonge
Avec ravissement dans un monceau pareil ! —
Tout cela, c'est à moi ; — les sphères et les mondes
Danseront un millier de valse et de rondes,
Avant qu'un coup semblable ait lieu sous le soleil.
Ah ! mon cœur est noyé ! — Je commence à comprendre
Ce qui fait qu'un mourant que le frisson va prendre
À regarder son or trouve encor des douceurs,
Et pourquoi les vieillards se font enfouisseurs.

Comptant.

Quinze mille en argent, — le reste en signature.
C'est un coup du destin. — Quelle étrange aventure !
Que ferais-je aujourd'hui, qu'aurais-je fait demain,
Si je n'avais trouvé Stranio sur mon chemin ?
Je tue un grand seigneur, et lui prends sa maîtresse :
Je m'enivre chez elle, et l'on me mène au jeu.
A jeun, j'aurais perdu, — je gagne dans l'ivresse ;
Je gagne et je me lève. — Ah ! c'est un coup de Dieu.

Il ouvre la fenêtre.

Je voudrais bien me voir passer sous ma fenêtre
Tel que j'étais hier. — Moi, Frank, seigneur et maître
De ce vaste logis, possesseur d'un trésor,
Voir passer là-dessous Frank le coureur de lièvres,
Frank le pauvre, l'œil morne et la faim sur les lèvres,
Le voir tendre la main et lui jeter cet or.
Tiens, Frank, tiens, mendiant, prends cela, pauvre hère.
Il prend une poignée d'or.

Il me semble en honneur que le ciel et la terre
Ne sauraient plus m'offrir que ce qui me convient,
Et que depuis hier le monde m'appartient.
Exit.

Scène II

Une route. — Montagnards, passant.

CHANSON DE CHASSE

dans le lointain.

Chasseur, hardi chasseur, que vois-tu dans l'espace ?
Mes chiens grattent la terre et cherchent une trace.
Debout, mes cavaliers ! c'est le pied du chamois. —
Le chamois s'est levé. — Que ma maîtresse est belle ! —
Le chamois tremble et fuit. — Que Dieu veille sur elle ! —
Le chamois rompt la meute et s'enfuit dans le bois. —
Je voudrais par la main tenir ma belle amie. —
La meute et le chamois traversent la prairie :
Hallali, compagnons, la victoire est à nous ! —
Que ma maîtresse est belle, et que ses yeux sont doux !

LE CHŒUR

Amis, dans ce palais, sur la place où nous sommes,
Respire le premier et le dernier des hommes,
Frank, qui vécut vingt ans comme un hardi chasseur.
Aujourd'hui dans les fers d'une prostituée,
Que fait-il ? — Nuit et jour cette enceinte est fermée.
La solitude y règne, image de la mort.
Quelquefois seulement, quand la nuit est venue,
On voit à la fenêtre une femme inconnue
Livrer ses cheveux noirs aux vents affreux du nord.
Frank n'est plus ! sur les monts nul ne l'a vu paraître.
Puisse-t-il s'éveiller ! — Puisse-t-il reconnaître
La Voix des temps passés ! — Frères, pleurons sur lui.
Charles ne viendra plus, au joyeux hallali,
Entouré de ses chiens sur les herbes sanglantes,
Découdre, les bras nus, les biches expirantes,
S'asseoir au rendez-vous, et boire dans ses mains
La neige des glaciers, vierge de pas humains.
Exeunt.

Scène III

La nuit. — Une terrasse au bord d'un chemin. — Monna, Belcolore, Frank, assis dans un kiosque.

BELCOLORE

Dors, ô pâle jeune homme, épargne ta faiblesse.
Pose jusqu'à demain ton cœur sur ta maîtresse ;
La force t'abandonne, et le jour va venir.
Carlo, tes beaux yeux bleus sont las, — tu vas dormir.

FRANK

Non, le jour ne vient pas, — non, je veille et je brûle !
Ô Belcolor, le feu dans mes veines circule.
Mon cœur languit d'amour, et si le temps s'enfuit,
Que m'importe ce ciel, et son jour et sa nuit ?

BELCOLORE

Ah ! Carlo, mon Carlo, ta tête chancelante
Va tomber dans mes mains, sur ta coupe brûlante.
Tu t'endors, tu te meurs, tu t'enfuis loin de moi.
Ah ! lâche efféminé tu t'endors malgré toi.

FRANK

Oui, le jour va venir. — Ô ma belle maîtresse !
Je me meurs ; oui, je suis sans force et sans jeunesse,
Une ombre de moi-même, un reste, un vain reflet,
Et quelquefois la nuit mon spectre m'apparaît.
Mon Dieu ! si jeune hier, aujourd'hui je succombe.
C'est toi qui m'as tué, ton beau corps est ma tombe.
Mes baisers sur ta lèvre en ont usé le seuil.
De tes longs cheveux noirs tu m'as fait un linceul.
Eloigne ces flambeaux, — entr'ouvre la fenêtre.
Laisse entrer le soleil, c'est mon dernier peut-être.
Laisse-le-moi chercher, laisse-moi dire adieu
À ce beau ciel si pur qu'il a fait croire en Dieu !

BELCOLORE

Pourquoi me gardes-tu, si c'est moi qui te tue,
Et si tu te crois mort pour deux nuits de plaisir ?

FRANK

Tous les amants heureux ont parlé de mourir.
Toi, me tuer, mon Dieu ! Du jour où je t'ai vue,
Ma vie a commencé ; le reste n'était rien ;
Et mon cœur n'a jamais battu que sur le tien.
Tu m'as fait riche, heureux, tu m'as ouvert le monde.
Regarde, ô mon amour ! quelle superbe nuit !
Devant de tels témoins, qu'importe ce qu'on dit,
Pourvu que l'âme parle, et que l'âme réponde ?
L'ange des nuits d'amour est un ange muet.

BELCOLORE

Combien as-tu gagné ce soir au lansquenet ?

FRANK

Qu'importe ? Je ne sais. — Je n'ai plus de mémoire.
Voyons, — viens dans mes bras, — laisse-moi t'admirer. —
Parle, réveille-moi, — conte-moi ton histoire.
Quelle superbe nuit ! — je suis prêt à pleurer.

BELCOLORE

Si tu veux t'éveiller, dis-moi plutôt la tienne.

FRANK

Nous sommes trop heureux pour que je m'en souviene.
Que dirais-je, d'ailleurs ? Ce qui fait les récits,
Ce sont des actions, des périls, dont l'empire
Est vivace, et résiste à l'heure des oublis.
Mais moi qui n'ai rien vu, rien fait, qu'ai-je à te dire ?
L'histoire de ma vie est celle de mon cœur ;
C'est un pays étrange où je fus voyageur.
Ah ! soutiens-moi le front, la force m'abandonne !
Parle, parle, je veux t'entendre jusqu'au bout.
Allons, un beau baiser, et c'est moi qui le donne,
Un baiser pour ta vie et qu'on me dise tout.

BELCOLORE,

soupirant.

Ah ! je n'ai pas toujours vécu comme l'on pense.
Ma famille était noble, et puissante à Florence.
On nous a ruinés ; — ce n'est que le malheur
Qui m'a forcée à vivre aux dépens de l'honneur...
Mon cœur n'était pas fait...

FRANK, SE DÉTOURNANT.

Toujours la même histoire !

Voici peut-être ici la vingtième catin
À qui je la demande, et toujours ce refrain !
Qui donc ont-elles vu d'assez sot pour y croire ?
Mon Dieu ! dans quel borbier me suis-je donc jeté ?
J'avais cru celle-ci plus forte, en vérité !

BELCOLORE

Quand mon père mourut...

FRANK

Assez, je t'en supplie.

Je me ferai conter le reste par Julie
Au premier carrefour où je la trouverai.
Tous deux restent en silence quelque temps.
Dis-moi, ce fameux jour que tu m'as rencontré,
Pourquoi, par quel hasard, — par quelle sympathie,
T'es-tu de m'emmener senti la fantaisie ?
J'étais couvert de sang, poudreux, et mal vêtu.

BELCOLORE

Je te l'ai déjà dit, tu t'étais bien battu.

FRANK

Parlons sincèrement, je t'ai semblé robuste.
Tes yeux, ma chère enfant, n'ont pas deviné juste.
Je comprends qu'une femme aime les portefaix ;
C'est un goût comme un autre, il est dans la nature.
Mais moi, si j'étais femme, et si je les aimais,
Je n'irais pas chercher mes gens à l'aventure ;
J'irais tout simplement les prendre aux cabarets ;
J'en ferais lutter six, et puis je choisirais.
Encore un mot : cet homme à qui je t'ai volée
T'entretenait sans doute, — il était ton amant.

BELCOLORE

Oui.

FRANK

— Cette affreuse mort ne t'a pas désolée ?
Cet homme, il m'en souvient, râlait horriblement.
L'œil gauche était crevé, — le pommeau de l'épée
Avait ouvert le front, — la gorge était coupée.
Sous les pieds des chevaux l'homme était étendu.
Comme un lierre arraché qui rampe et qui se traîne
Pour se suspendre encore à l'écorce d'un chêne,
Ainsi ce malheureux se traînait suspendu
Aux restes de sa vie. — Et toi, ce meurtre infâme
Ne t'a pas de dégoût levé le cœur et l'âme ?
Tu n'as pas dit un mot, tu n'as pas fait un pas !

BELCOLORE

Prétends-tu me prouver que j'aie un cœur de pierre ?

FRANK

Et ce que je te dis ne te le lève pas !

BELCOLORE

Je hais les mots grossiers - ce n'est pas ma manière.
Mais quand il n'en faut qu'un, je n'en dis jamais deux.
Frank, tu ne m'aimes plus.

FRANK

Qui ? moi ? Je vous adore.
J'ai lu, je ne sais où, ma chère Belcolore,
Que les plus doux instants pour deux amants heureux,
Ce sont les entretiens d'une nuit d'insomnie,
Pendant l'enivrement qui succède au plaisir.
Quand les sens apaisés sont morts pour le désir ;
Quand, la main à la main, et l'âme à l'âme unie,
On ne fait plus qu'un être, et qu'on sent s'élever
Ce parfum du bonheur qui fait longtemps rêver ;
Quand l'amie, en prenant la place de l'amante,
Laisse son bien-aimé regarder dans son cœur,
Comme une fraîche source, où l'onde est confiante,
Laisse sa pureté trahir sa profondeur.
C'est alors qu'on connaît le prix de ce qu'on aime,
Que du choix qu'on a fait on s'estime soi-même,
Et que dans un doux songe on peut fermer les yeux !

N'est-ce pas, Belcolor ? n'est-ce pas, mon amie ?

BELCOLORE

Laisse-moi.

FRANK

N'est-ce pas que nous sommes heureux ? —
Mais, j'y pense ! — il est temps de régler notre vie.
Comme on ne peut compter sur les jeux de hasard,
Nous piperons d'abord quelque honnête vieillard,
Qui fournira le vin, les meubles et la table.
Il gardera la nuit, et moi j'aurai le jour.
Tu pourras bien parfois lui jouer quelque tour,
J'entends quelque bon tour, adroit et profitable.
Il aura des amis que nous pourrons griser ;
Tu seras le chasseur, et moi, le lévrier.
Avant tout, pour la chambre, une fille discrète,
Capable de graisser une porte secrète,
Mais nous la paierons bien ; aujourd'hui tout se vend.
Quant à moi, je serai le chevalier servant.
Nous ferons à nous deux la perle des ménages.

BELCOLORE

Ou tu vas en finir avec tes persiflages,
Ou je vais tout à l'heure en finir avec toi.
Veux-tu faire la paix ? Je ne suis pas boudeuse,
Voyons, viens m'embrasser.

FRANK

Cette fille est hideuse...

Mon Dieu, deux jours plus tard, c'en était fait de moi !

Il va s'appuyer sur la terrasse ; un soldat passe à cheval sur la route.

LE SOLDAT,

chantant.

Un soldat qui va son chemin
Se raille du tonnerre.
Il tient son sabre d'une main,
Et de l'autre son verre.
Quand il meurt, on le porte en terre
Comme un seigneur.
Son cœur est à son amie,
Son bras est à sa patrie,
Et sa tête à l'empereur.

FRANK,

l'appelant.

Holà, l'ami ! deux mots. — Vous semblez un compère
De bonne contenance, et de joyeuse humeur.
Vos braves compagnons vont-ils entrer en guerre ?
Dans quelle place forte est donc votre empereur ?

LE SOLDAT

À Glurens. — Dans deux jours nous serons en campagne.
Je rejoins de ce pas ma corporation.

FRANK

Venez-vous de la plaine, ou bien de la montagne ?
Connaissez-vous mon père, et savez-vous mon nom ?

LE SOLDAT

Oh ! je vous connais bien. — Vous êtes du village
Vis-à-vis le moulin. — Que faites-vous donc là ?
Venez-vous avec nous ?

FRANK

Oui, certes, et me voilà.

Il descend dans le chemin.

Je ne me suis pas mis en habit de voyage ;
Vous me prêterez bien un vieux sabre là-bas ?

À Belcolore.

Adieu, ma belle enfant, je ne souperai pas.

LE SOLDAT

On vous équipera. — Montez toujours en croupe.
Parbleu ! compagnon Frank, vous manquiez à la troupe.
Ah ! ça ! dites-moi donc, tout en nous en allant,
S'il est vrai qu'un beau soir...

Ils partent au galop.

BELCOLORE,

sur le balcon.

Je l'aime cependant.

FIN